

.... du Président

"le sourire lui-même"

La collection de notre bulletin s'enrichit cette année d'une nouvelle *Fleur de Lune* spécialement éclose sur l'amitié. Avec ce bouquet de "Rose(s) Blanche(s)", nous commémorons ainsi noblement le jubilé de la publication de la *Marraine du Sel*, le 12 décembre 1955.

L'amitié, comme l'amour, est fondamentalement érotique, une érotique sublimée. Les poètes écrivent sous l'empire de la passion érotique et la désérotisation menace dramatiquement notre société, par la ruine progressive du désir. Ceux qui nous parlent ici témoignent deux à deux de leurs liens humains tenaces et véridiques, fondés sur l'attachement et l'engagement réciproques. Ils savent que le discours sur et autour de l'amitié est essentiel à l'amitié, d'où la nécessité de l'entretenir, de correspondre, de converser et aussi qu'un appauvrissement du langage est un appauvrissement du sentiment. La délicatesse du langage de Maurice Fourré traduit et cultive la délicatesse du sentiment, comme elle stimule son imaginaire, notre imaginaire. Nées de besoins spécifiques, ces amitiés-ci, affectives et pas seulement contractuelles, ne sont pas des luttes de pouvoir car aimer n'est pas posséder. Je ne dis pas qu'elles excluent totalement l'égoïsme et le calcul (ce serait par trop inhumain), mais seulement qu'elles se sont fondées sur une reconnaissance sensible et affective de l'autre, sur une certaine empathie, initialement favorisées par la connaissance d'une œuvre littéraire extravagante et sensitive. Ces hommes qui se sont trouvés, au soir de leur vie, furent encore surpris par l'apparition d'un nouveau miroir d'eux-mêmes, une connivence, puisque les plaisirs de l'amitié sont spirituels.

Mais ce dithyrambe ne va pas sans quelque préoccupation. Volontairement naïf et conciliant, je m'interroge toujours cependant sur la profondeur et la solidité d'amitiés et de relations qui nous parviennent épurées, absoutes de leur

contexte historique, ce qui est le cas ici. Nous sommes dans la dernière décennie de vie de Fourré (1950-1959), durant laquelle quelques mouches lui bourdonnèrent aux oreilles. Passant, as-tu idée des chapelets de bombes littéraires, philosophiques et artistiques et scientifiques et politiques qui éclatèrent, à cette époque, dans la plaine ? Et ceux des guerres coloniales ? ... Tristes tropiques pour ces hommes révoltés, degré zéro de l'écriture que ces jeux jamais interdits, roman toujours inachevé du salaire de la peur pour ce travail en miettes. Et Picard, avec son bathyscaphe, snobera ces "belles escales trompeuses, où montent les musiques et les chansons, quand dansent les femmes rieuses couronnées de parfums ..." (*La Nuit du Rose-Hôtel*, page 242).

Quid de cette guerre chaude dans la vie de Fourré, et dans ses amitiés ? Peut-on vivre sans parler d'un déterminisme de la vie ? S'en désintéressait-il ? Pas une allusion, même lointaine à cela dans ces correspondances, causerie et critique littéraires, certes rescapées du feu et loin d'être exhaustives (lettres à Paulhan incluses). Ni dans son œuvre, me rétorquerez-vous, alors pourquoi en parler ? Fourré lisait les journaux et il y écrivait. Et nous n'avons pas de reflet manifeste de sa bibliothèque. Nous sommes aveuglément conduits à le croire insensible, prudent, souverainement distant à l'âge du grand déblayage salutaire et salvateur. Éluda-t-il pudiquement les débats qui risquent d'ébranler les amitiés au constat d'éventuels désaccords ? Banal ! Ce qui pose quand même les questions cruciales du refoulement du rationnel, et pas seulement (a contrario) de celui des passions, de l'autocensure utilitariste, de la force morale des interlocuteurs aussi, dans le cadre spécifique de la construction et de l'épanouissement de chaque relation. Toutes faiblesses qui renverraient ces amis à leur solitude, comme elles nous é conduisent vers la nôtre. Le poète est bien celui qui parle de l'aliénation, non ?

Ces limites posées à notre sujet d'aujourd'hui, et rien qu'à ce sujet (!), je conviens que ces témoignages d'amitié, intellectuels et affectifs, s'en tiennent à l'essentiel, au plus près

du cœur. L'essentiel n'est pas le tout. Ils reflètent les préoccupations majeures de Fourré en fin de vie, qui l'occupent presque tout entier. On aura compris que ces interrogations - qui ne sont pas des réserves - amplifient au contraire l'espace des recherches nécessaires, affinées, exigeantes, sereines, sans complaisance, crédibles. Et venons-en aux pièces à conviction.

André Breton et Maurice Fourré se sont rencontrés dans les premiers jours de février 1949, pour préparer la publication de *La Nuit du Rose-Hôtel* et sa préface rédigée en août 1949. Cette relation d'estime amicale et réciproque, profonde, d'abord occasionnelle, fut définitive bien qu'elle ne se manifestât que par intermittences. La communication de Jean-Pierre Guillon sur l' *Étoile scellée* et le petit fouleur de lune, l'atteste encore. La pérennité de ce lien d'intelligence et d'affection est définitivement établie par les propos de Breton s'adressant au neveu de Maurice Fourré après la mort de celui-ci, rapportés par Julien Lanoë : [à propos de] *votre oncle, je vous entendrai avec l'oreille du cœur. Fleur de Lune* n° 8, spécial Fourré-Breton, rendit largement compte de leurs relations.

Jean Paulhan et Maurice Fourré se rencontrèrent à la même occasion, grâce à André Breton, et cultivèrent leur amitié plus régulièrement. Elle fut ponctuée de rencontres professionnelles et gastronomiques (en présence de Dominique Aury), jusqu'à la mort de Fourré. On a déjà lu ici les lettres de l'auteur à son éditeur, patron de la NRF, qui s'échelonnent de 1948 à 1958 (cf *Fleur de Lune* numéros 9 et 11). Je les remémore puisque la correspondance révélée ici, de Fourré à Lanoë, cette fois, de 1952 à 1954, fait aussi rappel du soutien qu'il reçut de Paulhan.

Entre Julien Lanoë et Maurice Fourré s'était nouée de longue date, autour de 1930, une complicité silencieuse et discrète de vieux compères avisés. Du premier coup d'œil, chacun perçut de l'autre que son rôle public n'était qu'un jeu nécessaire lors même que d'autres horizons que le commerce les préoccupaient davantage. Une relation d'abord

professionnelle et circonstanciée se transforma plus tard en l'amitié active et soutenue qu'on découvrira dans ce numéro, grâce, notamment, aux documents précieux que Guy Lanoë, fils de Julien, a bien voulu mettre à notre disposition. Qu'il en soit ici remercié.

Enfin, que les adhérents fidèles de notre Association, et les contributeurs à notre revue acceptent ici, pour une fois, notre reconnaissance publique envers eux. Leur amitié active permet ces échanges écrits et oraux et leur publication. Nous appelons donc tous nos amis, adhérents et sympathisants à produire des études, communications et anecdotes de toute sorte relatives à notre mission ; car notre vocation n'est pas seulement de publier les textes canoniques de Maurice Fourré, mais d'élaborer aussi un travail critique de réflexion et de savoir.

Parmi ces fidèles, Tristan Bastit, artiste peintre, pataphysicien, membre de l'Oupeinpo, précurseur ès-lettres fourréennes, apporte ici sa contribution précise et circonstanciée à l'histoire du *Caméléon mystique*. Une enquête locale à Dournenez l'a conduit vers les effluves capiteux du *Café des douze apôtres* ; cela pourrait être le prélude à des études sur le quatrième roman (posthume) de Fourré. Nous l'en remercions chaleureusement.

Par sa richesse, ce double numéro de *Fleur de Lune* découvre l'immensité du continent fourréen à explorer. De quoi faire sauter les scellés sur les pensées testamentaires de "M. Abraham Allespic (...) homme poli et de belles manières (...) ambassadeur attardé d'un moment révolu de l'Histoire". (*La Marraine du Sel*)

carnaval en chambre

par Jean-Pierre Guillon

DOSSIER SPÉCIAL

MAURICE

FOURRÉ

&

JULIEN

LANOË

une amitié nantaise

Dans les années 1980, j'ai été amené à rencontrer Yvon Le Baut qui préparait, à la Faculté des Lettres de Brest, un mémoire universitaire sur l'œuvre de Maurice Fourré. Très vite, tandis que les enfants de l'un et de l'autre jouaient près de nous, l'idée nous est venue de réunir nos documents respectifs sur cet auteur et d'en faire un album. J'en avais rédigé la présentation, lui avait établi le plan de l'ensemble, où se trouvaient regroupés des inédits, des correspondances, des photographies, des illustrations inconnues et des participations proches ou lointaines, mais du meilleur aloi (Rolland de Rénéville, Raymond Queneau, Colette Audry, etc). Pour des raisons pratiques, ce projet ne vit jamais le jour, puisque l'éditeur pressenti se désista finalement. C'est ainsi que les diverses communications que je donne dans *Fleur de Lune*, depuis le numéro 1, viennent de ce projet avorté, quand il m'arrive de remettre la main dessus, vingt ans après. C'est le cas aujourd'hui pour ce dossier, concernant les rapports de Julien Lanoë avec Maurice Fourré, que j'espère exhaustif, sans être toutefois en mesure de l'assurer avec certitude (à suivre, donc ...)

Nantais d'origine, "d'esprit et de cœur", Julien Lanoë fut aussi un des animateurs de la NRF entre les deux guerres. Familier de Pierre Reverdy, de Max Jacob et de Jean Paulhan, il fonda, et dirigea de sa ville natale, une revue poétique, *La Ligne de cœur* qui eut douze numéros (le dernier est daté de mars 1928). Un cahier spécial fut consacré à Jacques Vaché, et dans le numéro 4, l'énigmatique Claude Cahun (1894-1954) nièce de Marcel Schwob, y donna une suite de proses ayant trait à son enfance nantaise : *Carnaval en chambre*¹.

Comme il l'a relaté par la suite, Julien Lanoë rencontra pour la première fois Maurice Fourré aux alentours des années 1925-

¹ Cf la biographie de Claude Cahun, par François Leperlier (éd. Jean-Michel Place, 1992)

1930, lorsqu'il fut reçu en qualité de fournisseur par les associés de la grande quincaillerie familiale Fourré, établie à Angers. La seconde rencontre, qui fut suivie de beaucoup d'autres, eut lieu une vingtaine d'années plus tard, au Café du Commerce à Nantes, mais sous des auspices qui n'avaient plus rien à voir avec le négoce, puisque c'était à l'occasion de la sortie de *La Nuit du Rose-Hôtel*.

La belle et tardive évocation de Maurice Fourré par son ami Lanoë, sollicitée par Philippe Audoin, est reproduite dans son étude au Soleil Noir. Tous nos amis possèdent ce livre et peuvent s'y reporter. Il est donc inutile de le reprendre in extenso. À ce rappel, j'ajouterai seulement, pour compléter l'histoire de ces relations, trois documents, totalement inédits, sauf le second, déjà donné en revue.

pays nantal

par Bruno Duval

Face à la débauche éditoriale qui accompagne le déferlement médiatique du centenaire de la mort de Jules Verne (en 1905), le cinquantième de la parution, en 1955, de *La Marraine du sel*, épuisé depuis belle lurette, fait bien pâle figure. Et pourtant, dès 1950, Maurice Fourré, sollicité par ses jeunes amis Michel Carrouges et Michel Butor (qui avaient assisté à la lecture de *La Nuit du Rose-Hôtel* à l'hôtel Littré) de contribuer, sinon à la gloire internationale, du moins à la faveur littéraire du Nantais auprès des *happy few* dans un numéro spécial de la revue *Arts et Lettres*, fut, après son exact contemporain Raymond Roussel (encore ce dernier ne mesurait-il pas ses faveurs aux gloires instituées de son temps), le premier écrivain "sérieux" à lui rendre publiquement hommage. Paradoxalement ou non, la lecture de l'épisode du serviteur noir autosacrifié dans *Cinq semaines en ballon* favorise le déclenchement de l'activité érotique dans *La Marraine du sel*, fantasmatiquement liée à la puissance maléfique que l'imaginaire occidental attribue aux Africains. Familier du carnaval de Nantes, Fourré (comme M. Gouverneur dans *La Nuit du Rose-Hôtel*) aimait à se faire une "tête de nègre" pour faire peur aux enfants.

Malgré l'éphémère rentrée en grâce, à l'occasion de la sortie de la *Marraine*, de Fourré auprès de Breton, alors en froid avec Gallimard, cette seconde apparition en public fut loin de ressusciter l'engouement critique qui avait salué *La Nuit du Rose-Hôtel*. Hormis les deux Michel (Carrouges dans *Le Courrier de l'Ouest* et Butor dans *Monde nouveau*), Julien Lanoë fut, dans la *N.N.R.F.*, le seul à en rendre compte. Premier dédicataire du *Rose-Hôtel* dès la parution d'un extrait dans *les Cahiers de la Pléiade*, ce proche de Paulhan n'avait publiquement pu faire état de sa dilection personnelle pour l'ouvrage qu'en donnant, plusieurs mois après la sortie du livre, une conférence devant un aréopage de concitoyens nantais: "Reste, conclut-il après un

éloge puissamment étayé, tout le travail du critique littéraire pour quoi je n'ai nulle compétence." Formule de rhétorique, modestie naturelle, ou ironie voilée ? Dans l'ancienne *N.R.F.* comme dans la "*Nouvelle*" (ainsi relibellée pour pouvoir ressortir dans les années cinquante sans confusion possible avec celle de Drieu), Julien Lanoë, proche de Paulhan, n'en est pas à sa première note de lecture, mais sans doute ne tient-il pas à confondre cet exercice de haute volée exégétique avec celui d'un quelconque magistère critique.

Fils de famille nantais envoyé à Paris, dans l'entre-deux-guerres, pour faire H.E.C., le jeune Lanoë y contracte une maladie des poumons qui lui vaut de retourner très vite dans sa ville *nantale*, où il met à profit le loisir de sa convalescence pour relire les anciens et les modernes, et découvrir les contemporains. Pour faire partager ses ferveurs, il fonde une revue dont le titre, *Ligne de cœur*, lui a été suggéré par Cocteau, alors point de mire de la jeunesse avide de liberté. D'ores et déjà, la "ligne de cœur" de Lanoë est celle de la génération cubiste, qu'il continuera à suivre tout au long de son existence, en poésie comme en peinture: Max Jacob, Reverdy, Supervielle, tels sont, avec Cocteau lui-même, ses amis littéraires, qu'il ne cessera jamais de fréquenter, sans se laisser émouvoir par les mots de désordre, dadaïstes et surréalistes, qui ne correspondent guère à son tempérament. Dès 1928, la revue ayant, comme beaucoup d'autres, cessé de paraître, il prend l'initiative de réunir ses propres textes, sous la jaquette des *Amis des Cahiers verts*, dirigés chez Grasset par Ludovic Halévy, avec une préface du philosophe Gabriel Marcel, ultérieurement étiqueté "existentialiste chrétien". Ce sont moins là des textes de critique que d'esthétique, et même d'éthique littéraire : à quoi bon une littérature qui ne nous aide à vivre, semble laisser entendre, entre les lignes ce futur "jeune patron" conscient de ses responsabilités morales, sociales et religieuses (en 1933, il fait paraître *Ligne de cœur* avec un texte consacré...au mariage).

Pour s'apercevoir que seul le dernier texte de *Vacances* (qui pour n'avoir rien d'un devoir n'est pas davantage une nouvelle) porte ce titre, il faut avoir la chance de posséder cet ouvrage

rarissime. Les précédents essais s'intitulent (sous l'invocation conjointe de Gogol et de Cocteau) *Trois siècles de littérature* - avec lesquels il faut décidément en finir - *Billet* (art poétique que Fourré n'aurait pas renié : "Écrivez sans ombres, dans le style des roses"), *Stérilité du Parnasse* (là encore, une condamnation), *Jésus chez les docteurs*, *Passion de la tristesse* et *le Voyage inutile*.

Contrairement à la prédiction de Gabriel Marcel, cet ouvrage semble être resté unique sous la plume de son auteur. Amoureux de la littérature, Julien Lanoë en se prenait pas lui-même pour un écrivain. Sur les onze titres, publiés entre 1928 et 1975, que comporte sa bibliographie, quatre sont des préfaces à des recueils de poèmes et un le texte d'une allocution prononcée, en 1942, à la *Journée nationale du Centre des jeunes patrons* (au catalogue de la BNF, une *Pétition adressée* sous son nom à *MM. les membres de la Chambre en vue d'obtenir... l'autorisation, pour les courtiers maritimes...*, de prendre des associés s'est malicieusement glissée sous son nom, mais, en 1888, il ne saurait s'agir que d'un homonyme, vraisemblablement familial).

Passionné d'arts plastiques, Julien Lanoë deviendra plus tard Président des Amis du musée de Nantes, responsable de nombreuses acquisitions d'art moderne et contemporain et auteur de plusieurs préfaces de catalogues. Selon lui, "le rôle primordial de l'art, c'est d'illustrer et de colorer le néant que la vie quotidienne découvre par d'incessantes déchirures" (note sur *Les Îles* de Jean Grenier, *NRF*, septembre 1933). Tant qu'il y aura, dans la ville de Jules Verne, des navires en partance, il ne faudra pas désespérer.

Soucieux de modernité mesurée, Lanoë n'a rien d'un révolutionnaire, ni même d'un révolté. Par malice, il va jusqu'à déceler chez Breton, dont l'arrogance doctrinaire l'agace, un côté nostalgique de l'âge classique qui n'avait pas échappé à Paulhan. Clos sur l'éloge circonstancié de *La Marraine du sel*, le *Recueil*, publié à tirage limité, de ses *Notes littéraires*, commence par celui du premier livre de Georges Limbour, critique d'art et prédécesseur de Maurice Fourré dans la recherche de l'émerveillement quotidien. Par la suite, le critique n'aura pas toujours la main aussi heureuse, se laissant parfois égarer par l'inspiration religieuse ou le ronron prosodique de tel ou tel

"retour à la tradition" chansonnière (de Maurice Fourré à Maurice Fombeure, il n'y a que le début qui rime).

Sous l'Occupation, et dans l'immédiat après-guerre, Lanoë était en relation avec les jeunes poètes réunis à Rochefort-sur-Loire pour restituer à la poésie moderne, éprise de provocations élitaires, un contenu humaniste théoriquement accessible à un public populaire. Sous l'invocation ligérienne de Max Jacob, cette "nouvelle tendance", dont l'influence se perpétua, à Paris comme en province, jusqu'au début des années soixante, avait, par le plus grand des hasards, pris naissance à ... Rochefort-sur-Loire, à deux pas de Mozé-sur-Louet, où Maurice Fourré a si souvent fait escale, chez son neveu Jean Petiteau.

L'Union d'Hermès et de Thalie

par P. Hâté

Qui était donc Julien Lanoë ? Et avec Maurice Fourré, quels furent leurs goûts et leurs liens communs ?

Deux négociants : un vrai, un faux. L'un en matériel de quincaillerie, l'autre en farces et attrapes.

Deux poètes, littérateurs et hommes de l'Ouest secret : deux vrais.

Deux rêveurs : un faux, cette fois ; un vrai.

Car à la découverte d'écrits exhumés de la Nouvelle Nouvelle (sic) Revue française de 1955 ou par Philippe Audoin en 1978, et par Jean-Pierre Guillon, notre complice d'aujourd'hui, force est de constater que Julien Lanoë fut d'abord négociant (par nécessité sinon par goût) et conjointement critique littéraire, éditeur de revues, écrivain (par goût sinon par nécessité) malgré une production minimale. Profils professionnel, psychologique et culturel très semblables, exempts ici, semble-t-il, de rivalités destructrices. Stimulation créatrice et attachement réciproques les ont, au contraire, associés.

Le 7 juillet 1950, paraît *La Nuit du Rose-Hôtel*.

En novembre, Colette Audry dépose, sur le marbre de la revue sartrienne *Les Temps modernes*, sa fine et brillante analyse du roman (cf. *Fleur de Lune* n°10) qui paraît dans le numéro de décembre, tandis que Julien Lanoë, à Nantes, prononce, en présence de l'auteur, la conférence qu'on va lire. Événement public unique dans la vie de leur amitié. À cette date, il est sans doute le premier à affirmer publiquement que Maurice Fourré n'est pas un surréaliste et du même assaut d'escrime, à

défendre la sincérité de Breton dans sa préface au *Rose-Hôtel*, face aux critiques littéraires - patentés - qu'il n'apprécie guère. L'humour, "le rêve, le don de soi, la fantaisie, l'esprit d'aventure et l'indicible gentillesse de vivre" sont soulignés autant que les vertus chrétiennes de l'œuvre et les réminiscences ornementales étourdissantes de l'art Renaissance.

Du lustre qui sépare les parutions du *Rose-Hôtel* et de *La marraine du sel*, nous parviennent cinq lettres de Fourré à Julien Lanoë, de 1952 et 1954 et un fragment de 1956. Elles sont riches d'anecdotes, d'opinions, et fructueuses pour l'histoire des textes.

En 1954, comme il l'avait été en 1949, Julien Gracq fut un complice "amical et précieux collègue" avant les retouches "finales", préliminaires, dirions-nous aujourd'hui, de *Tête-de-Nègre*.

L'auteur se confie sur la genèse de ce roman provisoirement achevé, et souligne la filiation de ce personnage avec ses hallucinations obsessionnelles. Il annonce la mise en train de la *Marraine*, puis d'un quatrième ouvrage, "celui du dépouillement", qui deviendra *Le Caméléon mystique* (posthume). On notera l'urgence de la création et ses chevauchements.

Le 27 juin 1954, jour du soixante-dix-huitième anniversaire de Maurice Fourré, Michel Carrouges lui dédicace *Les Machines célibataires*. Le dernier chapitre consacré au *Rose-Hôtel*, perspicace et intuitif, éclaire inopinément le vieil homme sur les cendres bretonnantes de *Tête-de-Nègre* dont Carrouges ignorait encore la teneur précise, et aussi sur lui-même, avant qu'il ne déverse ses "tristes rires" sur Radio-Bretagne, le mardi 6 juillet 1954 à 19h50, dit-il. Qui nous aidera à retrouver ces enregistrements, s'ils existent ? Arpèges des ondes, sortilèges des sons, des rythmes et des timbres. Quels fantasmes introspectifs la voix de Maurice Fourré nous ferait-elle jaillir ? À l'époque, il n'était pas si banal de "parler dans le poste", même régional. Cela vous conférait une notoriété incontestable.

En avril 1956, cette fois, dans la NNRF, après la parution, l'année précédente, de la *Marraine*, Julien Lanoë réaffirme son enthousiasme indéfectible pour la prose et l'inspiration de son ami. Il y rappelle les éblouissements du *Rose-Hôtel*, et révèle au public être dans la confiance d'un nouveau roman en préparation, *Tête-de-Nègre*, dont il a lu des ébauches. Il tente d'équilibrer les composantes aériennes, géographiques, lyriques, et ... mortifères du roman, centré, en effet, sur l'agonie de Mariette Allespic. Il explicite magistralement, en peu de mots, avant tout le monde, les raisons prévisibles, devenues certaines, de la désaffection du grand public pour cette œuvre déroutante. Sûr que la mévente du *Rose-Hôtel* aida à cette prise de conscience. "Nos amis n'aiment pas Fourré", écrivait Jean Paulhan, désolé, à Julien Lanoë, à propos des pincés des comités de lecture (cf. Philippe Audoin). Les raisons historiques et littéraires nous en sont ici dévoilées.

Ce sont d'utiles et beaux témoignages qui nous arrivent ainsi sauvés des malles dispersées du fonds fourréen méconnu. Outre les douceurs de l'amitié, omniprésentes, on y débusque aussi les dispositions psychologiques d'élaboration de l'œuvre. L'auteur s'appesantit un peu sur son âge et son état mais jamais ne parle de destin. Il garde donc toute sa liberté. Et c'est bien le moindre idéal chez cet homme tant refoulé. Parti du réel de sa vie intégrée dans un monde, ou ce qu'il croit être sa réalité selon sa construction psychophysique hallucinatoire (n'épiloguons pas ici sur la matière objet ou non de connaissance), par une ascèse, il transforme ce monde et se transforme lui-même. Totalement conscient de ces métabolismes créateurs, il se laisse porter par les contingences de l'histoire et de la géographie et s'en fait des alliées : "et c'est l'estuaire salé de la Loire qui a imbibé du mirage de ses voiles abolies le courage qu'il m'a fallu pour arracher mon reflet chenu aux léthargies sablonneuses du *Rose-Hôtel*". Cette flexibilité, cette fluidité de la démarche surprennent chez un homme de cet âge qui aurait pu renoncer. Il parvient à couler son volontarisme créateur dans l'acceptation de sa contingence. Maîtrise de soi et sagesse. Cette jeunesse d'esprit permet une pensée de la continuité éloignée de tout radicalisme

tranchant. L'amabilité, le beau langage et la "belle conversation" (à la Marivaux) sont les fleurs qu'il offre à ses interlocuteurs et interlocutrices, ses œuvres en composant les fruits. Contemplant, surpris, la belle ouvrage achevée, il savoure la résolution concrète de ses anciens fantasmes : "cette tâche qui m'a été d'une grande consolation et diversion ...".

Le premier des documents que l'on va lire m'a été communiqué par Jean Petiteau, qui venait de le retrouver dans les papiers de son oncle, restés chez lui après sa mort. C'est une copie dactylographiée de quatre pages, signée par l'auteur, d'une causerie-conférence donnée à Nantes par Julien Lanoë, fin 1950, pour attirer l'attention sur le premier roman de Fourré, juste après sa parution. La page d'introduction évoque de manière sensible, poétique et personnelle, ce que la ville de Nantes pouvait éveiller en ces années dans l'esprit d'un habitué des lieux (comme Julien Gracq s'y essaya plus en détail avec La Forme d'une ville). La seconde partie s'emploie à cerner les caractéristiques les plus originales et le style décalé d'un poète voisin, plus que septuagénaire. Entre les deux parties, une note manuscrite signale qu'il y eut un arrêt dans la causerie, et que lecture fut faite alors "d'un ample passage de l'article de Colette Audry, paru quelques jours auparavant dans la revue de Sartre, Les Temps modernes². Tout cela fut donc fait "à chaud", et j'en profite pour faire remarquer que Julien Lanoë est le premier à souligner les motivations véritables et profondes qui ont poussé André Breton, en même temps qu'il se préoccupait des œuvres d'"art brut", à s'intéresser au sort de Maurice Fourré, et à faire tout ce qu'il pouvait pour que son message, au moins, sorte des lazarets de la poésie : "ouverture d'esprit et générosité", tient à préciser le conférencier, toutes qualités peu fréquentes chez les critiques littéraires patentés du moment (on pourrait en dire autant du nôtre).

JPG

² publié dans *Fleur-de-Lune* n° 10

la nuit du rose-hôtel

Une conférence de Julien Lanoë 11 décembre 1950, Nantes

Il y a une vingtaine d'années, Nantes, Venise de l'Ouest, était encore une ville pittoresque. Ce pittoresque trompeur lui a été heureusement retiré par le comblement de l'Erdre et des bras de la Loire : le visage ingrat de cette ville, dépouillé des médiocres agréments qui plaisent aux touristes de passage, est alors apparu dans sa nudité, mais aussi avec son secret, qui a toujours intrigué les poètes.

Les bombardiers américains ayant achevé le travail des ingénieurs et des urbanistes, Nantes est devenu un mystère en pleine lumière : ni l'histoire, ni la géographie, ni l'ethnologie, ne permettent de classer, ni de définir, l'originalité de l'atmosphère nantaise, de l'esprit de Nantes.

Alors qu'il est si facile d'analyser les principaux caractères de villes comme Bordeaux, Lyon, Rouen, Toulouse, etc ... fortement enracinées au centre de leur province, Nantes se dérobe en profondeur, sous des dehors où se combinent la sécheresse et le laisser-aller, la froideur et le manque de tenue, la méfiance et l'abandon. Dehors peu sympathiques, mais qu'il faut considérer avec attention, si l'on veut voir au travers.

Le nom même de "Nantes", tellement sourd et mat, est le vocable le plus atone, le plus fermé qui soit. Il ne peut éveiller aucun écho. Il décourage toute évocation. Il rime seulement avec de lourdes épithètes, telles que "étonnante", "surprenante", etc ... de même que l'Erdre ne peut rimer qu'avec le sinistre mot "perdre".

L'âge d'or du commerce nantais, qui avait fondé une si grande partie de sa prospérité sur l'inavouable traite des Noirs, n'a été qu'un bref moment, à la fin du XVIIIème siècle. Les opulentes ornements des demeures de cette époque sont moins expressives de l'architecture nantaise que les pâles façades des places Royale ou Graslin, que l'austère nudité de la cathédrale, que la raideur du pont transbordeur, ou que les escaliers de

l'abreuvoir et de Sainte-Anne, ou que les tunnels piranésiens où Nantes voudrait escamoter ses canaux et ses chemins de fer.

Voici le contraste du tuffeau spongieux et blafard avec le granit sombre et luisant. Le même coup d'œil embrasse les toits de tuiles corallines où s'éparpille l'agglomération nantaise au Sud de la Loire, et les ardoises qui lui font face, de l'autre côté du fleuve.

Nous n'en finissons pas souligner tout ce que Nantes a de composite : ville de petites rues et de grands murs, ville de couvents et d'usines, ville de la boue, de la poussière et de la fumée, mais où le vent d'Ouest secoue les arbres dans les vestiges des grands bois mutilés, où les quartiers résidentiels se sont installés - ce vent puissant qui exaltait Michelet pendant son exil nantais à la colline Saint-Félix.

Ville où la marée remonte deux fois par jour.

Ville des grands drames collectifs : des noyades révolutionnaires, du Saint-Philibert, du 16 septembre 1943.

Ville des grands ciels changeants où la lumière a d'incomparables sourires.

Ville du Carnaval, du Muscadet, des passions sordides : le jeu, la boisson, l'argent, la paresse.

Ville très complexe et très secrète, ni bretonne ni vendéenne, ni ligérienne ni océanique ; mais sans doute, une vraie capitale du rêve : car tout cela tisse une atmosphère d'un nihilisme assez dangereux, sans direction précise, sans cadre fixé, où les jouissances temporelles, les appétits, l'ambition, sont dénués de grandeurs, contrariés par d'autres désirs, où le goût du risque lui-même est toujours menacé par une inclination très puissante pour l'obscurité.

Le songe seul se trouve au large dans cette ville étroite ; il s'enrichit de tous côtés : il écoute les murmures de Brocéliande, les cloches d'Ys, les trompettes du Graal, les chants gaéliques, les refrains des marins, la rumeur de la barre sur la côte de Guinée, la grande soufflerie du Cap Horn, les rythmes nonchalants des Antilles.

Le prestige des ailleurs a toujours régné sur Nantes, même pour ceux, surtout pour ceux qui n'ont jamais entrepris le moindre périple. Il n'est pas jusqu'au dernier voyage qui n'y

exerce quelque attrait : un Jacques Vaché y succombe - Jacques Vaché, dont Breton a dit qu'il était passé maître dans l'art d'attacher très peu d'importance à toute chose.

La maladresse de ces quelques réflexions montre qu'un Nantais est particulièrement inexpert en cette sorte d'essai. Il lui faut un peu de recul, et surtout beaucoup d'affinités, et encore plus d'intuition. Il était donné à un de nos voisins, que notre ville avait toujours attiré, d'en exprimer le suc en de brèves pages qui occupent une place capitale dans son œuvre.

M. Maurice Fourré appartient à une famille mi-poitevine, mi-saumuroise, mais est né à Angers, y a fait ses études, y est entré dans les affaires, qui l'ont conduit à des séjours prolongés à Paris et dans l'Est, puis il s'est de nouveau fixé à Angers, où, à la faveur des loisirs forcés de la guerre, il met au point l'étonnant ouvrage dont Julien Gracq et Michel Carrouges portèrent le manuscrit à André Breton. Celui-ci, aussitôt subjugué, non seulement le fit publier chez Gallimard, mais inaugura avec lui, et pour lui, une nouvelle collection intitulée *Révélation*s.

Cette entrée tardive, mais triomphale, de Maurice Fourré dans les lettres contemporaines, ne pouvait manquer de créer un malentendu, dans l'esprit toujours superficiel et papillonnant des critiques littéraires patentés : malentendu selon lequel Maurice Fourré serait un disciple attardé du surréalisme. Il ne vint même pas à l'esprit de cette triste catégorie de feuilletonnistes qu'André Breton pouvait apprécier, dans la *Nuit du Rose-Hôtel*, des vertus très différentes de celles qu'il avait l'habitude de mettre en valeur dans ses anthologies poétiques.

Une pareille ouverture d'esprit leur parut incroyable. Incapable de prêter quelque générosité à Breton, ils ne pouvaient imaginer que sa préface fût sincère, et que l'auteur de *Nadja* fût purement et simplement conquis par celui du *Rose-Hôtel*, par la magie de son style, par l'émotion du récit.

(Ici, lecture d'un ample passage de l'article de Colette Audry, in *Les Temps modernes*, déc. 1950, sur la *Nuit du Rose-Hôtel*).

L'un des caractères les plus originaux de ce livre, c'est d'être la peinture d'une communauté, celle des "Ambassadeurs". Nous

avons vu que c'était le surnom donné avec une affectueuse ironie aux pensionnaires les moins argentés d'un petit hôtel où leur est consacré l'étage des mansardes. Ces retraités, modestes mais cérémonieux, sont condamnés à vivre dans l'impécuniosité et dans le confinement, mais grâce à la complicité de la gérante, Madame Rose, dont ils ont fini par épouser étroitement et collectivement la vie intime, ils ont réussi à surmonter leur sort par une débauche de songes. La promiscuité des étages réservés au plaisir contribue à griser le vieux cénacle, tout frémissant dans son inquiète immobilité.

Si l'on reproche à l'auteur d'avoir évoqué avec complaisance l'activité qui règne dans les principales chambres du Rose-Hôtel, nous répondrons qu'un peu de chaleur animale est douce aux pauvres Ambassadeurs, voués à une fin prochaine et à un progrès constant dans le dépouillement.

Rien de plus rare et de plus émouvant que de voir un livre de poésie être en même temps un livre de pitié. Quand Maurice Fourré nous parle de cette assemblée de vieillards aux amusements enfantins, qui, en dépit, de leurs ridicules, finit par nous en imposer, grâce à leur capacité d'aimer et de souffrir, Maurice Fourré atteint justement à une musique d'une plénitude et d'une vibration exceptionnelles : on pense à Edgar Poe quand il parle de "la cendre des rêves", qui recouvre peu à peu cette "chancellerie du silence", on s'émeut de "leurs élans maladroits de sauterelles infortunées", et des "timidités d'un immense amour".

Ailleurs, "les sueurs sont lourdes sur les faces trop friables des penseurs âgés". Et, dans les dernières pages, cette sorte d'oraison :

"Pauvres Ambassadeurs, mitrés de tant de misères, perclus d'âge, affolés de songes à la fin du voyage, accompagnés d'inquiétudes, béquillés de craintes, avec la canne blanche de la peur, manquant de tous les soins, attentions et révérences que désire, dans son raidissement aigu, le vieux sénat descendant l'escalier d'ombre".

La sordide auberge, cette sorte de phalanstère que l'intensité du rêve transfigure en une maison de mirages, en un palais enchanté, groupe ainsi en une société communautaire des

personnages falots, mais fardés par la dignité, experts en discrétion, épuisés de douceur et de patience, grandis par ces vertus si éminentes, si essentiellement chrétiennes, si peu spectaculaires, et si impropres à la littérature que sont la bénignité, la condescendance mutuelle, l'humilité.

Ce qui donne un caractère mystique au lien qui unit ces hommes et ces femmes, c'est l'attente d'un même événement, la fidélité à une même pensée, le culte d'un même absent, la ferveur devant "le vide étonnant d'une présence toute pure".

Ainsi, la *Nuit du Rose-Hôtel* a réussi à ennoblir les pauvres, les malchanceux et les timides. C'est une litanie compatissante en faveur des faiblesses, des erreurs et des misères humaines. C'est un puissant antidote contre la lourdeur, la contrainte sociale, et toute oppression temporelle. C'est un ouvrage qui exalte le rêve, le don de soi, la fantaisie, l'esprit d'aventure, et *l'indicible .gentillesse de vivre*.

L'humour de Maurice Fourré est si totalement dépourvu de noirceur qu'André Breton n'a pu trouver dans toute son œuvre ne fût-ce que les quelques lignes qu'il aurait souhaité insérer dans son *Anthologie de l'humour noir*.

L'humour de Maurice Fourré est fait d'un subtil mélange de malice et de tendresse qui serre le cœur : M. Gouverneur, grimacier virtuose, est de la famille des clowns de Georges Rouault.

Ce qui choque le plus les esprits rationalistes, ce n'est pas tant la singularité de l'œuvre de Fourré que son côté brillant et orné, ce rose insistant, et ces recherches qui paraissent conduire à la facilité et à la mièvrerie, tant nous sommes accoutumés aux éclaboussements et aux stridences des romanciers et des poètes modernes. Maurice Fourré écrit comme personne n'écrit plus aujourd'hui.

Ce n'est ni aux existentialistes, ni même aux surréalistes qu'il nous fait songer, mais aux œuvres des ateliers de la Loire au XVème siècle : la précision savoureuse du détail, le maniérisme ravissant du style, le soin et la minutie apportés aux arrière-plans soulignent une parenté criante avec les enluminures des Livres d'Heures, ou du *Cœur d'amour épris* (qui se trouve aujourd'hui à l'Albertina de Vienne, mais qui fut exécuté sur les

bords de la Loire pour la Cour d'Anjou).

On pense aussi aux Vénitiens et aux Allemands, qui encadrèrent ou entremêlèrent leurs compositions les plus graves, les sujets les plus religieux, d'anges, de fleurs, de fruits et d'oiseaux, mignardises inquiétantes et arabesques aiguës qui restent dans un rapport très subtil avec l'œuvre elle-même, dont l'ornementalisme étoudissant n'amoindrit pas la grandeur monumentale. Il en était de même dans les tapisseries de la pré-Renaissance, dont le luxe, la volonté de charmer, la science de la composition, le goût de l'allégorie rappellent tant l'ouvrage de Maurice Fourré.

Reste tout le travail du critique littéraire, pour quoi je n'ai nulle compétence. C'est aussi la tâche la plus difficile. Car la *Nuit du Rose-Hôtel* est-elle classique ? Oui, par la richesse de ses sous-entendus. Romantique ? Non, si ce n'est par le prestige qu'elle accorde au verbe et aux images. Très peu moderne, en tout cas par son absence d'aigreur dans le ton, de raideur dans le style, de violence externe.

Julien Lanoë

PHANTASMAGORIE PHONÉTIQUE

Dans l'introduction de sa causerie du 11 décembre 1950, Julien Lanoë s'essaie à rechercher les origines de l'inspiration fourréenne, dans ce qu'elle a de spécifiquement nantais. Natif pourtant du lieu, il traque sans pouvoir le nommer, dans la ville de Nantes - qu'il traîne dans la boue des ruelles - le charme acide, enjôleur, insaisissable qui taraude et consume les poètes indociles et dont Fourré s'embobeline comme d'une cape de rôleur. Est-ce un rêve d'océans, de vents et de poussières ? Est-ce une chanson triste échappée en sourdine des flûtiaux gaéliques ou de la Vendée militaire, des lèvres pures d'Élisa Mercœur, "la muse armoricaine", ou des jurons tueurs du chevalier des Touches ? Est-ce le rêve désespéré des passions sordides ou carnavalesques des commerces licites et illicites de la traite des nègres à celle des encartées ? Est-ce encore ?

Tout cela, bien sûr, séduisit et grisa Fourré, toute cette mémoire enfouie, expulsée par la turbulence de sa jeunesse indéfectible ; tout cet imaginaire vernéen, même, ce vieux Jules natif d'ici, et toujours là quand écrit Fourré. De connivence, narquois et le poussant des coudes, Fourré en exil volontaire, s'extrait de ses enclos intérieurs et va s'élancer vers d'autres mondes, gorgés d'espoir et de la lumière mystérieuse des ailleurs. L'imaginez-vous déambulant sur le Quai de la Fosse, tout ce trop-plein d'être dompté par la régularité de la marche lente et par deux doigts incertains roulant la robe moelleuse d'un cigarillo des Antilles ?

Attentif à la musique des mots, comme un écho fidèle et combien prégnant des soucis fourréens, Julien Lanoë se montre bien trop nihiliste quant au pouvoir d'évocation des noms de lieux de sa ville. Il aurait pu citer d'autres appellations d'origine plus étincelantes de l'architecture et de l'urbanisme nantais, et qui sonnèrent plus qu'à chacun dans les oreilles de ce chemineau des quais toujours avide de petits larcins fantasmagoriques.

Il n'y a pas que des syllabes atones ou répulsives dans la toponymie nantaise. Julien Lanoë oubliait-il cette phrase du *Rose-Hôtel* que prononce Monsieur Oscar, Maurice, André Gouverneur, Doyen des Ambassadeurs : "J'ai grandi dans cette belle ville ardente, industrielle, passionnée, puissante, aux beaux quais penchés devant la double Loire ..." (p. 211) ? Cette amertume du conférencier (à charge pour moi d'amendement éventuel après plus fine connaissance de son caractère) est-elle le trait d'une "confiance malheureuse" - mais sublimée par la poésie - si banale, au moins à cette époque, dans le peuple et la petite bourgeoisie catholiques ? Ou n'est-ce qu'un artifice réthorique introductif de la causerie ? Oubliait-il encore qu'André Breton, cœur épris de Nantes lui aussi, avait écrit dans *Nadja* en 1928 : "Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine, où certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux (...) où pour moi la cadence de la vie n'est pas la même qu'ailleurs, où un esprit d'aventure au-delà de toutes les aventures habite encore certains êtres ... " ?

Il est donc équitable de rechercher quelques atouts musicaux plus stimulants de cette "Nantes, ville qu'on hante" (André Breton), et qui flattèrent l'oreille de l'inspiré. Écoutez la cantilène et ses jeux d'orgues :

Place Graslin, c'est-à-dire place du Théâtre dans lequel Julien Gracq rencontra le gras Graal de Wagner, où dans la grave et gutturale vibrante "gr" gronde déjà le courroux du rival combatif qu'atténuera et mouillera en "gl" vélaire le baryton transi ;

Place de la Petite Hollande, où carillonnent déjà les beffrois et dansent dans les yeux les moulins et les grands ciels transparents des Ruysdaël ;

Cour Cambronne : faites vibrer et résonner l'explosive liquide "bronne", avec ses deux "nn", comme le gong en bronze d'une cathédrale, ainsi que le bon mot du vicomte, porté par Ubu jusqu'au déclamatoire ;

Palais Dobrée : prononcez la muette pour qu'apparaisse avecques la rosée l'orbe d'or de l'aube sur la rose pourprée de Ronsard - et je ne rappellerai pas la prégnance du rose chez Fourré ;

Île Feydeau... Feydeau si fait sissite, fait do la, fait dodo ... : quel fil eut à la patte cette puce qui ne lui sauta pas à l'oreille au point qu'il devint sourd aux délires verbaux du "Champion de rires francs, Ricanements et Cris comiques" ?

Place de Bretagne, balayée de pluie battante et de courants d'air, creusant les jupes, cassant les coiffes, tous rubans à l'horizontale et où claquent fenêtres et volets. Ici tourbillonnent encore les ouragans Cathelineau, Charette, Briand, Bécassine.

Passage Pommeraye : rayonnement solaire sur les reflets poudrés des vergers producteurs de cidre. Lieu chanté par André Pieyre de Mandiargues - *Le Musée noir* - et filmé par Jacques Demy dans *Une Chambre en ville* et *Lola* La ville apparaît encore dans *Les parapluies de Cherbourg*, et dans *Les Demoiselles de Rochefort*, le petit marin chante : "Je vais en perm à Nantes".

Et surtout, distraction irrémédiable : **Château de la Duchesse Anne**, où la voyelle de l'extase, la plus ouverte,

s'épanouit, sublimée, après le crissement crispant de la double dentale "ss" comme le dépliage soyeux d'un châle entre les serres graciles d'une souveraine experte écoutant son ménestrel fol d'amour...

Les évocations sonores et imagées induites par les noms de lieux n'ont certes pas de valeur universelle. Chacun subit son imagier phonétique, modulable encore à chaque heure selon la hauteur de la lune. Très personnelles et subjectives, elles se fondent néanmoins sur un substrat culturel commun propice à un certain consensus. Et ces multiples sonorités aux complexes harmoniques ont, à l'évidence, nourri Maurice Fourré, de sensibilité à fleur de chair. Il en coula ses frissons dans des pages brillantes autant qu'inattendues. La musicalité des mots, une dominante de son art, la souple et audacieuse composition de ses pages, et son univers diapré, m'évoquent souvent l'esthétique debussyste.

Comme dans toute poésie qui s'élève au-dessus des vases, il y aurait beaucoup à creuser sous le lit du fleuve, et à découvrir, dans une onomastique phonétique fourréenne et jubilatoire. (Parallèlement, le lecteur attentif se reportera à la superbe étude linguistique et stylistique d'Yvon Le Baut *Les romans-poèmes d'un irrégulier, Maurice Fourré*, (1876-1959), parue dans *Fleur de Lune* numéros 4, 5 et 6 et notamment à ses approches lexicale et spatiale).

L'écrivain fit quelques lectures à haute voix entre amis, exceptionnellement devant des professionnels des lettres. Il était alors trop tard pour accorder les harmonies. L'euphonie de ces romans-poèmes avait été préalablement testée dans la solitude du logis ou de la promenade. À moins que ce ne fût dans un de ces bateaux-lavoirs, à danser, à partir, désertés, des bords de la Maine, succédant du gueuloir de Flaubert à Croisset, pour en savourer les ricochets de l'écho jusqu'à l'autre rive du fleuve.

Alain Tallez

LA CORRESPONDANCE

Voici à présent la correspondance : à ce que j'ai pu voir chez M. Petiteau, les lettres de Julien Lanoë à Maurice Fourré se sont envolées je ne sais où, en tout cas n'ont pas été retrouvées. Dans son étude du Soleil Noir, par contre, Philippe Audoin en reproduit trois, de l'Angevin Fourré au Nantais Lanoë, centrées principalement sur la composition du Rose-Hôtel, "ce récit, confie-t-il joliment le 11 juin 1950, fait des décombres de ma vie, de mes affections, de mes souvenirs, de mes sourires, et d'indestructibles rêves". Mais l'auteur de Maurice Fourré, rêveur définitif n'avait pas eu le temps d'examiner le reste de la correspondance. Alertée par mes soins en 1988, Mme Lanoë eut la gentillesse de me donner copie des lettres que son mari avait conservées de Maurice Fourré, m'en promettant d'autres (car elle était sûre qu'il y en avait d'autres), qui ne me sont jamais parvenues. Au nombre de cinq, celles-ci, que voici, couvrent les années 1952 à 1954 et intéressent plus directement La Marraïne du Sel et Tête-de-Nègre, sans que leur auteur se départisse jamais de son beau langage, dans une pensée de plus en plus tournée vers l'Ouest, la mort, et les "chocs en retour", prévus autant que redoutés, que lui assènent l'écriture et la composition harassante de ses ouvrages, comme il l'avoue ici à plusieurs reprises à son ami, mais aussi à lui-même.

Pour ne pas en subir les effets, pense Fourré, il aurait fallu n'avoir jamais commencer à écrire et à se livrer, à un âge où ce n'est plus permis, aux sortilèges du langage. Une fois pris dans ses filets, même à soixante-dix-huit ans, impossible de s'en abstraire où de s'en détacher : Baron Zéro avait trouvé son maître.

JPG

Première lettre

Angers, le 31 janvier 1952

Bien cher ami,

Je suis bien en retard, à mon regret, mais à un jour près, je ne suis pas

forclos pour vous exprimer les vœux que je forme, pour Madame Julien Lanoë, vous-même et vos enfants, d'heureuse année et de bonne santé. J'ai été un peu souffrant, ce qui m'a mis quelque peu, en cette saison vilaine, hors des mouvements de la vie. Je tenais pourtant à vous dire que les chocs en retour du départ de la Nuit du Rose-Hôtel s'étant assoupis progressivement, je me suis mis dans l'axe pivotant d'un nouvel ouvrage ; et je fais maintenant patiente retraite en poésie, parmi le chapelet mouvant des mots. Ce récit entrepris, Tête-de-Nègre, semble vouloir se resserrer plus et se traverser et s'affermir de clairières qui manquèrent sans doute à la féerie foraine du Rose-Hôtel. Et voilà où j'en suis, si Dieu me prête vie, la santé et la force d'aller jusqu'au bout, parmi les aléas de la chance ou de l'insuccès.

J'escompte le vif plaisir de vous lire dans le numéro spécial du Signe du Temps, pour y trouver et conserver l'émouvant mémorial consacré à l'inoubliable R.G. Cadou, que je regretterai de n'avoir pas en personne rencontré, et dont me restent les lettres, si simples et lumineuses, jaillies d'un cœur douloureux.

Ma pensée est tournée vers l'Ouest, mon ami, où ma pensée et mon cœur n'ont pu faire autrement que de situer mon ouvrage nouveau. (Dans la région du Blavet/Brocéliande).

En fidèle cordialité,

Maurice Fourré

Deuxième lettre

Angers, le 4 mai 1954

Bien cher ami,

J'ai été ému profondément devant la surprenante divination qui, de la seule connaissance de dix pages hésitantes et tournoyantes au début de T. de N, vous a fait mieux qu'entrevoir ce qu'était cet ouvrage où le vieil auteur a glissé, d'un pas infiniment plus lourd que dans le Rose-Hôtel - "résonances tumultueuses et contradictoires" "nostalgies de certaines profondeurs, évoquées avec un faste triste et dérisoire qui émeut de compassion" ...

J'ai grand peur que pour leur écrivain, les arabesques de La Nuit du Rose-Hôtel n'aient été que les jeux d'un enfant de cœur, en comparaison des promenades qui auront été le lot du commettant de Tête-de-Nègre ... Je ne voudrais pas dramatiser, ni perdre l'arme apaisante du sourire. Mais cet ouvrage, écrit dans ses carrefours les plus essentiels en des moments que vous supposez, m'a administré, une fois fini, des chocs en retour qui prenaient bien la figure d'un reflet d'envoûtement, dans ma parallèle compassion pour l'auteur qui se tirait de là comme il pouvait. Mon ami, qui donc pourra dire le saisissement des étranges campagnes abruptes qui composent la figure d'une âme restée trop jeune dans un corps se sachant vieilli, et qui regarde de tout près, cependant que les mots coulent, l'étonnant butoir final ! Alors "résonances tumultueuses ! Compassion !" Courage aussi, pensera-t-on peut-être. Il n'en reste pas moins que j'aurai, par grâce, conduit bien vertical, je crois, jusqu'au bout mon histoire sans vacances...

La dactylo me remettra demain seulement la copie finale - car j'ai ajouté, suffisamment de sang-froid, quelques touches. Maintenant c'est fini. Je pense envoyer le texte à Jean Paulhan cette semaine.

Je ne pense guère me contenter avec vous naturellement, mon cher ami, de quelques lectures orales que je pourrais vous faire - mais vous confier le texte entier, que je pourrais vous envoyer ou vous remettre. Nous parlerions après ; et je pense qu'à ce moment, je ne serai plus obsédé de cet ouvrage, trop proche de moi. Et vous seriez avec Jean Paulhan le seul à en avoir lu le texte définitif.

Avant les retouches finales, il a été lu par Julien Gracq, qui m'est venu voir, très amical et précieux collègue, par mon neveu, Michel Fourré-Cormeray et sa mère, et par Colette Audry, qui avait fait un si bel article sur le Rose, mais ne connaît pas encore la 3ème partie (110 pages), et par deux ou trois amis, universitaires spécialisés ou autres, qui sont passés par Angers. Ce qu'ils m'ont tous dit ? À peu près ceci : un poème qui passe le Rose-Hôtel, des lyrics plus directs, le tout plus émouvant, plus mouvant, plus profond - hallucinant. J. Gracq ajoute : "... Ne détruit pas le R.H.; tout au contraire l'éclaire. Envoyez cela immédiatement à Paulhan !" (Mais il est mal gracieux de répéter ce qui fut en somme des compliments - alors que j'étais surtout heureux d'avoir mené ma tâche au bout : cette tâche qui m'a été une grande consolation et diversion, vous le pensez, durant ces derniers six mois ...)

Merci pour tout ce que vous me dites au sujet de mon neveu Jean. J'ai été tellement triste pour lui que j'en ai été malade en octobre-novembre, assez gravement pour avoir craint de ne pas pouvoir mener au bout ma 3ème partie. Mais ressaisi, j'ai eu la chance de ne pas dévier dans le ton narratif et à maintenir le récit dans sa ligne narrative (mais vous verrez quels reflets de désolation glacent le front de l'auteur ! ...)

De grand cœur,

Maurice Fourré

Troisième lettre

Angers, 21 mai 1954

Bien cher ami,

Ce n'est pas encore officiel ; mais je tiens à ne pas me priver du plaisir jeune de vous en prévenir de suite :

Ayant envoyé la semaine dernière mon nouveau livre Tête-de-Nègre chez Gallimard, Jean Paulhan me fait l'amitié de m'informer de son tout proche accueil et de la publication de quelques-uns de ses fragments (que je le prie de choisir lui-même) dans la NRF.

Voilà une récompense à laquelle je suis extrêmement sensible, après tout le travail que vous savez ! Je n'en ai point informé mes camarades journalistes ; car je sais que les éditeurs n'aiment pas trop la publicité prématurée.

Faut-il vous dire aussi, mon ami, que mon livre est très "breton", mais sans grand chapeau, sans binioux (sic), sans bateaux sur la mer ; il est nocturne ; les reflets de la légende qui passe sont habillés de vestons ; les têtes rêveuses se coiffent de l'ombre d'une casquette, même sous les poutres aux intersignes sonores du vieux château. Et c'est l'estuaire salé de la Loire qui a imbibé du mirage de ses voiles abolies le courage qu'il m'a fallu pour arracher mon reflet chenu aux léthargies sablonneuses du Rose-Hôtel.

Et vous verrez, passant à travers les lignes, le fantomatique sourire d'un vieux monsieur angevin qui penche vers l'Ouest son regret.

Et maintenant, quand aurai-je la joie de vous voir, maintenant que je suis libéré au moins d'un souci ? Viendrez-vous à Angers, comme il avait été convenu, pour déjeuner ensemble dans une brasserie qui me plaît, et où je rafraîchis mes assises ? Je voudrais faire mieux que vous lire quelques passages ; et si vous vous trouviez libre un moment de feuilleter mes papiers, je pourrais acheminer vers vous le texte tout entier, ce qui serait pour moi d'aimable devoir. Au lieu que je vous présente une préface verbale à mon geste écrit, nous échangerions les points de vue d'un post-face oral, quand vous viendrez céans. Qu'en pensez-vous ?

Terminé ce furtif *lege quæso* que je n'écrivais pas souvent sur mes compositions scolaires, voici un demi-siècle ou deux, je vous exprime toute mon amitié, en vous priant de présenter mes hommages à Madame Julien Lanoë, et d'agréer mes vœux de bonne santé pour vous-même et toute votre famille.

Maurice Fourné

Quatrième lettre

Angers, 25 juin 1954

Bien cher ami,

Avec plaisir je vous envoie aujourd'hui en recommandé le manuscrit de Tête-de-Nègre - texte plus cramoyé que rose-- où les libertés et les dissipations que je demande d'excuser, ont bousculé les léthargies ou les bénignités d'un gentil hôtel en Montparnasse.

Je m'étais renouvelé, sans doute, en approchant des clôtures biographiques. Il a bien fallu que le récit suive, et ce n'était pas vers l'églantine.

Pour me désenvoûter de cette œuvre et de ces chocs en retour insidieux, je suis en train d'établir un troisième ouvrage, qui se prénommera La Marraine du Sel, et que je vois peut-être plus mouvante et dramatique. Il aurait son centre vers Richelieu. Et faisant le nécessaire présentement pour ce qui le

concerne, je lis et souffle - j'en avais besoin.

Le quatrième ouvrage - si j'en ai le loisir - serait celui du dépouillement.

Vous voyez qu'il me sera bien précieux de parler avec vous de ce TdN, qui n'est que chaîne d'une petite chaîne. Vous m'aideriez à voir clair, dans cette nouvelle démarche constructive, où se posent mes premiers pas, cherchant le fil significatif.

Si vous allez vers Paris, peut-être pourriez-vous vous arrêter à Angers. Si vous en avez loisir, parmi tant d'occupations - ou bien plus tard, je pourrais apparaître à Nantes volontiers.

Vous dirais-je que je suis bien content d'avoir pu construire TdN, le menant jusqu'au bout, après avoir été trop longtemps sans écrire, ce qui me donna quelque peine dans le démarrage, laissant même dans la première partie des plis de raideur qui ne m'échappent pas !

Bien cher ami, recevez tous mes vœux de bonne santé; présentez, je vous prie, mes hommages à Madame J. L., et recevez, avec mes remerciements, mes pensées d'affectueuse amitié.

M.F.

P.S. J'ai 78 ans le 27 juin, ceci dit pour vous aider à mesurer certains détails de TdN

Carte postale

Angers, 5 juillet 1954

Bien cher ami, puis-je vous signaler aux Éditions Arcanes un curieux livre de Michel Carrouges, qui vient de paraître, *La Machine célibataire (sic)* : Kafka, Jarry, Ed. Poe, Roussel, Apollinaire y figurent largement. Un chapitre bien pénétrant est consacré à La Nuit du Rose-Hôtel qui m'a ouvert des vues - oui, des vues aussi sur ce sombre TdN, que je vous ai adressé, en faisant le gros dos et qui de ses ombres répond peut-être aux reflets roses de mon plus

jeune hôtel. Vous aura-t-il rencontré, sévère ou pitoyable au vieil Homme, qui s'efface et accepte les flots de la mer autrement que n'en rêvaient les Ambassadeurs de Rose? Mais en lisant le Rose-Hôtel, ne pouvait-on y filtrer aussi bien des cendres ? Il n'empêche que je suis mal désenvoûté encore de ce TdN. Il faudrait que je le voie sur son pilori objectif, et qu'il me revienne du dehors, dévêtu comme un Saint-Sébastien, pour que je puisse m'affronter librement à mon troisième ouvrage. Si vous en avez loisir, écoutez donc demain mardi 6, les propos que vais dire à peu près, avec quelques tristes rires, à Radio-Bretagne, 19h 50... Reflets ! Comment allez-vous ? Avez-vous absous TdN ? Et le vieil ami ombreux qui vous fait le signe de son fidèle attachement

Maurice Fourré

LA MARRAINE DU SEL

Et voici pour compléter ce dossier, un article de Julien Lanoë à propos de La Marraine du sel, paru dans la NRF d'avril 1956 (pp 724-726). Un récit aérien, vif et rapide, empreint de tristesse languide, de nostalgie et d'ironie distante, et il évoque pour la première fois l'existence d'un récit inédit, Tête-de-Nègre, dont il connaît déjà diverses versions à l'état de brouillon, faisant ainsi le lien entre les personnages centraux des trois romans, sans cacher son appréhension que l'œuvre de Fourré, trop déroutante pour l'époque, atteigne jamais le grand public.

L'auteur de La Marraine du sel, averti d'un danger qu'il ne pressentait que trop, remercie néanmoins son ami de l'avoir ainsi confronté à lui-même et d'avoir tenté cette sortie vers l'extérieur, et il lui écrit quelques jours plus tard :

Quel bel article, et de quelle allure, vous m'avez fait dans la NRF, pour le *Rose-Hôtel* et *La Marraine du Sel* ! Je ne sais comment vous en remercier ; mais tout autant je suis pris par l'émoi de l'évocation de ces Marrassines agonisantes "grandes dames" pâmées dans les glissements déchirants, à la lisière de l'heure

immense. Vous m'avez confronté avec la hantise de mon inspiration profonde — où le rire s'enlace aux familiarités funèbres. Déjà des amis me font compliment de votre beau texte, qui m'honore. Mon ami, je vous remercie profondément, comme aussi de l'efficacité de votre propos, en faveur de ces livres à la bordure des habitudes du public, souvent troublé par les mariages trop étroits du rire et de l'intention profonde. Poète, vous m'avez traité en poète ; et j'en suis tout ému et confus — encouragé. (*Lettre de Maurice Fourré à Julien Lanoë, avril 1956*).

Maurice Fourré : La Marrassine du Sel, aux Éditions Gallimard

"Dans certaines régions de l'Ouest, on appelle *Marrassine du Sel* la femme assistante qui présente le mignon catéchumène au moment où le célébrant lui impose le sel amer".

Il faut reconnaître que les parents ne donnent guère à leurs enfants que du sucre - ou des coups. À d'autres personnages, non moins importants, revient le soin de leur enseigner l'amertume de la vie, les fruits acides du savoir, à d'autres le soin de les dépuceler, de les révéler à eux-mêmes et de les affronter avec leur destin.

Les fées, penchées sur les berceaux, même les plus gracieuses, font office de sorcières : elles décochent le bien et le mal, le poison et l'antidote, le charme et la terreur.

Plus évidente apparaît la distinction fondamentale entre les deux familles humaines que Max Jacob avait nommées les ruisselants, et les perméables. Les ruisselants, fermés à toute influence, centrés sur eux-mêmes, rebelles à toute poésie, s'opposent radicalement aux perméables, alourdis par les songes et les belles chimères, et séduits par les attraits du risque. Les premiers ne doutent de rien et se méfient de tout. Les seconds sont des proies offertes aux bons et anges mauvais anges : plus faibles devant la tentation, mais plus prompts à saisir les inspirations heureuses. Si le mariage renforce l'imperméabilité des uns, il fera des seconds, même au sein de l'état conjugal, d'éternels célibataires.

Telles que nous les connaissons par *La Nuit du Rose-Hôtel*, par *Tête-de-Nègre* (encore inédit), par ce nouveau récit qui vient de faire surface, si humiliée ou si équivoque que soit leur position sociale, les Marraines de Maurice Fourré sont toujours de grandes dames. Grandes par leur ascendant sur les hommes, par cet air dominateur que cachent, sous l'onction du sourire et sous la bure anonyme, certaines religieuses dévorées d'une ambition trop humaine. Grandes par la violence de leurs désirs, de leurs souffrances à corps perdu, par leur façon d'affronter la défaite, les yeux ouverts, comme des figures de proue.

Le récit de l'agonie de Mariette Allespic est le thème central de *La Marraine du Sel*. Tous les autres thèmes, joyeux, malicieux, épiques ou lyriques, tirent leur meilleure résonance d'un chatoyant effet de contraste avec le récit entrecoupé, entrelacé, de cette agonie essentielle.

Il est vrai que Maurice Fourré est un maître du genre. Comment aurions-nous oublié les dernières heures d'Évangéline dans l'arrière-chambre de l'Île Feydeau, à Nantes, et celle d'Hermina Gouverneur à l'hospice de Montevideo ? La langue poétique de Fourré, qui se complète à l'occasion en des mièvreries agaçantes, et qui ne craint pas d'abuser des adjectifs ornementaux, prend une beauté d'airain et un velouté d'orgue quand s'élève le chant de ces femmes mourantes, et que la nostalgie, l'amertume, la tendresse pénètrent d'une telle densité humaine et d'une telle musicalité les accents qui préludent au silence, "à l'heure sonnante du grand débat".

Et ces héroïnes crucifiées redeviennent "de toutes petites filles dans la familiarité caressante et les tremblants attouchements de la mort". C'est à la fois en clinicien, en peintre, et en confesseur que Maurice Fourré se penche sur la surface de chair qui emprisonne l'âme, sur les stigmates de la misère et de la lassitude, sur les visages distendus et vernissés par le ruissellement des plaisirs et des larmes.

Et cependant, *La Marraine du Sel* s'offre comme un livre aérien, comme un récit vif et rapide, fertile en sinuosités surprenantes et bien enraciné dans la géographie. Albert Thibaudet l'eût aimé, ne fût-ce qu'à ce titre. Comme le Château-Gontier de *Tête-de-Nègre*, Richelieu, sur la bordure indécise de la Touraine et du

Poitou, apparaît comme une de ces "charmantes cités au magique sommeil" où Maurice Fourré se plaît à enfermer les rêves les plus explosifs. Le héros du livre, "languide et bondissant enfant", tourne dans un cercle enchanté, tantôt entraîné vers Loudun, ville de l'arsenic et des bûchers, tantôt vers la Vendée militaire et forestière, tantôt vers Chinon, ville de Rabelais, du vin rose et du rire énorme, tantôt vers Tours et Amboise, villes de reflets et de passions alanguies, tantôt vers Nantes où bouillonne une jeunesse désinvolte et gourmande.

Entre les femmes dévorantes et les jeunes gens brutaux et avides, voici les hommes, effacés et humiliés, dont Maurice Fourré se fait l'interprète attendri : les Abassadeurs du Rose-Hôtel, Hilaire Affre de *Tête-de-Nègre*, Abraham Allespic, de la *Marraine*, les vieillards professionnels, faibles jusqu'à la complaisance, craintifs jusqu'à la lâcheté, mais si pétris d'expérience amoureuse, si perméables à la pitié, si sensibles à toutes les douceurs de l'existence, si prompts à se faire oublier, à souffrir en silence, qu'ils finissent par retrouver une véritable dignité dans l'exercice de la politesse, de la patience et du renoncement.

Le grand public se refusera-t-il à voir en Maurice Fourré un auteur déroutant ? Il n'a d'autre ambition, dit-il, que de "faire naître de belles ombres". Mais il "déplace toutes les questions", et les esprits cartésiens n'aiment pas le mélange des genres, la narration directe mêlée à l'effusion lyrique, la chanson populaire narguant la tragédie, l'humour coudoyant le funèbre, l'expérience vécue, intimement mariée avec le rêve. Encore moins goûtent-ils cette parodie de la poésie dont l'ironie distante de Fourré leur offre à chaque page des exemples sacrilèges, sous forme d'un faste verbal qui tient le lecteur sur ses gardes, énerve son attente, et l'étourdit sur place.

Son œuvre est grave, parce que l'auteur, se considérant comme son propre spectacle, et ayant réussi à projeter sur le papier la réalité qu'il survolait (sa réalité intérieure), subjugué notre attention, avive notre pitié, et nous entraîne avec lui dans ces hautes régions où l'on devient "pèlerin de toujours autre chose".

Une prière enfin : relisez *La Nuit du Rose-Hôtel*. Elle me permettra de conclure en empruntant la voix de Baudelaire : "Le prologue est fini, et je puis promettre au lecteur, sans crainte de mentir, que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu'ait jamais allumée sur la neige du papier le fragile outil du littéraire".

Julien Lanoë

une lettre de rené-guy cadou

À cette conférence que Julien Lanoë prononça le 11 décembre 1950 à Nantes, devant un public choisi, était invité, parmi bien d'autres, René-Guy Cadou. Sa santé plus que chancelante (il devait mourir quelques semaines plus tard) l'empêcha de s'y rendre. Voici la lettre de regrets et de vœux, amicale et chaleureuse, qu'il écrivit à Maurice Fourré dont il ne fit donc jamais la connaissance.

Étoile scellée

En juin 1950, Maurice Fourré communiqua à André Breton le résultat des recherches que celui-ci lui avait demandé d'effectuer à Angers sur son compatriote Jean-Pierre Brisset ("J'ai été très vivement intéressé par les renseignements que vous avez pu nous obtenir sur Jean-Pierre Brisset, que je me représentais - fort mal, mais sur ses dires - en officier de police judiciaire, et nullement en chef de gare...")³ En même temps, pour le remercier de sa préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*, il lui

³ Ni l'un ni l'autre, en fait, mais bien surveillant à la gare Saint-Serge d'Angers (NdR)

envoya, dans une boîte de cigarillos, trois figurines en bronze qu'il avait dénichées autrefois. "J'ai élu aussitôt, lui répondit Breton, qui s'empressa d'en faire le dessin sur le dos d'une enveloppe⁴, le petit personnage aux deux luminaires pour génie-talisman à porter sur moi chaque jour, et je peux dire, dès maintenant, que m'en trouve bien ...". (Extrait d'une lettre à Fourré, en date du 12 juin 1950.

Cinq ans plus tard, apprenant qu'un second ouvrage de Maurice Fourré allait paraître à la NRF, André Breton reprit contact avec lui : "Je n'ai jamais cessé, lui confia-t-il, de porter sur moi, pour tout talisman, le petit bronze dont vous m'avez fait présent, celui où un petit fouleur de lune, au pourpoint à sept côtes, brandit le soleil ..."

Cette lettre du 16 décembre 1955, sur un feuillet à l'enseigne de la galerie *l'Étoile scellée* (et qui se termine par le souhait suivant : "Très grande et haute bienvenue donc à *La Marraine du Sel*") prouve en tout cas, contrairement aux supputations fantaisistes qui ont eu cours par la suite, que la relation Breton-Fourré n'avait pas pris fin avec l'aventure du *Rose-Hôtel* en 1949⁵, mais qu'elle s'était prolongée de façon intermittente, certes, mais toujours attentive, jusqu'à la mort du metteur en mots, du metteur en scène de *Tête-de-Nègre*. À l'annonce de son décès, c'est ainsi, on le sait par Ph. Audoin, que Breton s'exprima auprès de son neveu : "Une très noble draperie vient de se déchirer en silence du côté de l'Ouest. L'œuvre de Maurice Fourré est prise dans ses gloires ; elle est de celle qu'on redécouvrira." Avant de conclure - et c'est tout dire : "Si un jour vous voulez bien me parler de votre oncle, je vous entendrai avec l'oreille du cœur". (Extrait de lettre à Jean Petiteau, 1er juillet 1959).

JPG

⁴ Dessin reproduit dans *Je vois j'imagine* (A. Breton, Gallimard, 1991, et en couverture du présent numéro

⁵ Ph Audoin n'est pas de cet avis (cf *Maurice Fourré, rêveur définitif* : ...) "Breton n'a sans doute lu ni *La Marraine du Sel*, ni *Tête-de-Nègre*. J'ai tenté de le questionner sur ce refroidissement. Ses réponses étaient évasives ; il n'y avait pas à insister ..." (NdR)

La magie du "petit fouleur de lune" devenu "fleur de lune"

Maurice Fourré offrit à André Breton trois petites figurines en bronze dans les conditions précisées dans ce bulletin. Breton conféra aussitôt à l'une d'elles des fonctions magiques, propitiatoires et ne s'en sépara plus. Il la désigna comme un "petit fouleur de lune" brandissant la lumière.

D'où venaient ces figurines, par qui et quand furent-elles fabriquées ? Par un modeste médailliste local produisant en grande série de pieuses breloques ? Ou étaient-ce des babioles votives venues d'Afrique et/ou des Antilles via la traite négrière ? Des souvenirs d'une exposition coloniale ou universelle ? ... Leur caractère magique originel ne semble pas faire de doute et, moulées en bronze, elles semblent avoir été conçues pour durer. Elles devaient présenter une certaine rareté pour que Fourré juge bon de les offrir, et que Breton en choisisse une comme fétiche quotidien. L'élue au rang de porte-bonheur intime représentait donc un petit génie piétinant la lune et brandissant la lumière. Le choix fait par Breton de cet esprit mythologique ne surprendra pas. On sait que le symbolisme du soleil se manifeste en corrélation avec celui de la lune : la lumière et la vie, le temps et l'immortalité, les rythmes biologiques, la fécondité, l'amour, la connaissance, etc. La lune est ici piétinée, peut-être parce que selon la légende, la lune ment. La divinité tutélaire de ce talisman pouvait présider à sa destinée, pour toutes ces raisons, et d'autres encore, propres à l'auteur de *L'Art Magique*. Fourré en eut le pressentiment, et, ce petit cadeau fait à Breton ne relève pas seulement d'une reconnaissance de pure politesse d'un auteur à son préfacier. Elle témoigne d'une relation plus intime, intuitive, discrète, affective, vite mais durablement nouée pendant leur courte relation littéraire en 1949-1950.

Fourré n'oublia pas son geste, ni surtout la lettre de

remerciements dans laquelle Breton désignait l'amulette comme "un petit fouleur de lune", expression promise à un avenir certain ... Bien des pirouettes verbales peuvent être exécutées par homophonie autour du mot "fouleur". Mais plus simplement, prononcez follement ce mot, le fou saute en l'air, et il nous reste la "fleur". Plus de (h)ou(x) qui pique et fane ; rien que fleur qui luit et croît.

Fleur de Lune, en effet, devait être le titre d'un futur ouvrage que préparait Fourré, ce jongleur de mots. C'est en son hommage que les fondateurs de notre Association choisirent ce titre pour leur bulletin, en continuation de la pensée fourréenne.

Un autre rapprochement, très signifiant, s'impose entre ce petit bronze de la taille d'une médaille, offert par Fourré, et un grand bois polychrome sculpté de la collection d'art primitif océanien d'André Breton : un crochet de suspension latmul (Nouvelle-Guinée) de 66 cm de haut, qui présentait certaines analogies de formes avec le "petit fouleur de lune". C'était un personnage mythique debout, légèrement fléchi, comme s'il dansait (?) et support mural de l'ensemble, devant les pieds duquel, très en relief et en façade, apparaissait un masque d'animal en croissant de lune couronné (?) dont les deux pointes latérales (ou les deux cornes ?) formaient double crochet (ou crochet multiple si l'on tient compte de la présumée couronne). Bras (pliés sur les flancs) et jambes sont constitués de deux oiseaux becs en bas. L'homme piétine-t-il ou danse-t-il sur la lune ? (numéro 6122 du catalogue de la grande vente Breton d'avril 2003 à Drouot).

L'objet fut acquis par Breton en 1961 et la ressemblance frappante avec son talisman "fourréen" ne put lui échapper. Je me risquerais seulement, pour susciter le débat, à dire que ce crochet pourrait être un objet utilitaire ou rituel au symbolisme humain donc terrien, tandis que le "petit fouleur de lune" serait (devenu ?) un talisman astrologique au symbolisme cosmique (lune et soleil ...)

Minuscules ou majuscules, les signes du "hasard objectif", sources privilégiées de leur inspiration poétique, ont toujours stimulé l'imaginaire de ces deux écrivains. Ils savaient, sans s'être concertés, que "l'œil existe à l'état sauvage" (A.B., *Le Surréalisme et la peinture*). Leurs équipages se croisèrent un jour sur la noue, se saluèrent, puis chacun conserva son rythme et son cap. Mais ce regard fraternel féconda leurs terres encore fertiles, à l'heure tardive, par pollinisation.

Bref. Pour en revenir à ce don et à cette élection, imagine-t-on que par l'entremise de cette amulette, André Breton pensa presque tous les jours à Maurice Fourré, ne serait-ce que quelques secondes ? ... Chaque jour. Voyons : il reçut cet objet en 1950 ; son esprit s'enfuit en 1966 ... Pendant cette période, combien de bienfaits octroyés, et de peines épargnées grâce à Maurice Fourré ? Où portait-il ce fétiche ? Dans la poche latérale du veston, avec ses clés domiciliaires ? Dans sa poche de poitrine, sous le portefeuille et les papiers d'identité ? Suspendu en pectoral, comme une médaille, par une chaîne d'or ou d'argent, sous la chemise, sur le cœur ? Et un soir, quand Elisa, attendrie, se pencha vers lui et découvrit ce porte-bonheur, quelle surprise en eut-elle ?

- Quelle sorcière vous séduisit qui vous offrit ce talisman ?

- Maurice Fourré.

- ... ?

- Vous savez bien, ce voyageur de commerce d'Angers, le séducteur septuagénaire qui peignit ce purgatoire d'Ambassadeurs dans les combles d'un hôtel de passe du Parnasse.

- ... (Silencieuse et rassurée).

Pouvait-on imaginer que Maurice Fourré fut à l'origine de quelque émotion conjugale du poète et de sa muse ? Les biographies, les curriculum vitæ, les cartes de visite ne jettent en pâture au jour que l'épiderme verni des existences visibles et masquent l'essentiel de la vie : l'intérieure, le magma neuronal informe et mystérieux de toutes ces pulsions et pensées qui

nous brassent à chaque seconde et nous composent tout entiers en permanence. Vie intérieure différente pour chacun, et qu'oublieront, par paresse simplificatrice et sordide économie éditoriale - trop de pages -, qu'oublieront nos œuvres complètes. La poésie sublime ces énigmes furtives qui nous créent. Elle murmure l'innommable, le silence, l'absent ...

Maurice Fourré sous l'oreiller d'André Breton ? Comme une dent de lait échangée contre une gracieuseté à la petite souris - laquelle ? - de connivence avec le monde sacré ? Point d'indignation, Monsieur. Nulle irrespectueuse incursion dans vos jardins secrets. Nos actions les plus pures et les plus réfléchies s'accommodent souvent de pensées exogènes les plus imprévisibles. Et le souvenir de Fourré n'a-t-il pas accompagné, parfois, vos élans et décisions les plus souverains ? Le calice bu chaque jour déborde de vins de coupage et l'anecdote intime nourrit toujours la Grande Histoire, comme on dit la Grande Guerre.

Qu'est devenue cette amulette ? Part de lui-même ? Fut-elle recueillie précieusement par ses proches, ou, par respect des rêves créateurs du magicien, l'ont-elles enfouie avec ses mânes pour l'accompagner vers les esprits favorables ?

Alain Tallez

ÉCHOS ET NOUVELLES

Jeanne-Marie & an daouzek arbostoll
Le Café des Douze Apôtres à Douarnenez

Depuis des années, je prends mes quartiers d'été en Bretagne, dans mon atelier de Douarnenez. C'est ainsi que j'avais lié connaissance avec Guillemot, le fondateur des éditions Calligrammes, de même qu'avec Jean-Pierre Guillon, notre fondateur. Mais j'y ai également fait connaissance du monde très particulier des marins-pêcheurs.

Une chose avait particulièrement retenu mon intérêt : leur façon de dénommer les navires. Armer un navire à la pêche, à l'époque, était une affaire coûteuse. Très vite l'usage s'est institué, dans un environnement dépourvu de système de crédit, de former à cet effet des sortes de syndicats où les uns et les autres, par l'apport d'une participation en nature (fourniture de filets, d'avitaillement, aide à la construction du navire, etc.) bénéficiaient d'une quote-part de pêche. Pour tenir les comptes et la caisse à l'abri des fortunes de mer, ces syndicats eurent coutume de s'en remettre à une femme, habituellement celle du patron de la chaloupe sardinière, ouvrant un café sous le nom même du navire.

Lisant *Le Caméléon Mystique*, alléché par le chapitre sur Douarnenez, j'eus l'heureuse surprise d'y voir Maurice Fourré soi-même assez intrigué par ces noms de cafés : *Aurore Boréale*, *Au baromètre*, *L'Étoile du Marin*, pour y situer la gentille aventure douarneniste avec Jeanne-Marie à qui le narrateur confie une des clefs du roman, l'anneau d'eau passé au doigt de Philomène.

Jeanne-Marie tenait le café AN DAOUZEC ARBOSTOLL (Les Douze Apôtres) "d'où l'on découvrait l'épaule nuageuse du Menez-Hom". Quoique disparu aujourd'hui avec une multitude d'autres, il devrait être possible de le resituer. Il y a bien à une dizaine de kilomètres de Douarnenez, dans les terres, un calvaire des Douze Apôtres, mais Fourré est sans ambiguïtés,

Jeanne-Marie est à Douarnenez même. Par ailleurs on voit mal, dans le contexte breton d'alors, donner ce nom à un café sans la justification d'une éponymie avec une chaloupe sardinière. Sur cette hypothèse, le simple examen de la carte montre qu'en effet, pour voir le Menez-Hom, il faut être sur le Port du Rosmeur et que retrouver le bateau donnerait la piste du café.

Tristan Bastit

Le gendre de monsieur fourré

— *Au début* d'Un balcon en forêt, vous comparez un paysage à une tête de nègre. Faut-il voir là, de votre part, une allusion au roman de Maurice Fourré ?

— *Certainement pas.* Quand j'ai écrit Un balcon en forêt, je n'avais pas lu Tête-de-Nègre. Seul le paysage a suscité en moi cette association.

La question était saugrenue, à la limite de l'impertinence. La réponse fut catégorique. Il n'y avait rien à ajouter.

Autant pour moi. Poser à un écrivain des questions sur la genèse de son œuvre, c'est comme demander ses recettes à un cuisinier. Pour connaître les véritables "intentions de l'auteur", conscientes ou inconscientes, les interviews ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Pour brouiller les cartes, un auteur peut vous dire n'importe quoi, ou, comme Gracq, le moins possible.

Un mois plus tôt, Julien Gracq avait accepté de me recevoir, dans son "grenier à sel" de Saint-Florent-le-Vieil, pour un entretien "*radiophonique*, attention, sans prise de vue d'aucune sorte !" sur le souvenir qu'il gardait de Maurice Fourré. Histoire de préparer l'entretien, je m'étais aussitôt replongé dans ses livres, source de tant d'émerveillements adolescents, pour y rechercher d'éventuels éléments de comparaison entre les deux

œuvres, l'une et l'autre géographiquement liées au paysage ligérien.

Dès les pages d'ouverture d'*Un balcon en forêt*, premier texte que j'ai jamais lu de Gracq, l'expression "tête de nègre" me saute aux yeux, au fil d'une lecture flottante, comme une incongruité verbale. À une autre époque, le titre même du roman de Fourré m'avait déjà dérouté, et fait tiquer mon voisin d'étage antillais :

— Toi aussi ... ! m'avait-il lâché, l'air contrarié, en découvrant le livre sur ma table de chevet.

Chez les géographes de la période coloniale, l'implantation végétale type "tête de nègre", aurait pu, bien sûr, avoir droit de cité. Ce n'est guère dans sa manière de sourcier du verbe. Cela dit, quand on n'a pas de nouvelles métaphores sous la main, on peut toujours recycler les anciennes, même celles qui datent ou qui, comme ici, *font tache*.

Bien plus tard, dans *Autour des sept collines*, Gracq a récidivé (p. 22 de l'édition José Corti : *Collines de l'Ombrie, toutes crépues de petits arbres, comme sous les bouclettes une tête de nègre...* (c'est moi qui souligne).

Fourré, bien sûr, n'a rien à rien à voir là-dedans.

Cela dit, grâce au témoignage indirect, recueilli dans le présent numéro de *Fleur-de-lune*, de M. Lanoë (encore un Julien !), la mémoire de Gracq n'en est pas moins prise en défaut sur un point annexe au débat : en 1954, donc avant d'entreprendre la rédaction d'*Un balcon en forêt*, son auteur avait bien été l'un des premiers lecteurs sur manuscrit (et enthousiaste, encore !) de la première version de...*Tête-de-Nègre*. Celle-la même qui, quelques mois plus tard, sera refusée par Gallimard. (Paulhan finira, on le sait, par publier l'ouvrage, que Fourré avait remanié à sa demande, mais trop tard pour que son auteur ait la joie de le voir paraître).

Pourrait-on interpréter cet oubli comme une dénégation, chez Gracq, de sa propre initiative ? Ce serait alors l'objet dénié qui, avant l'acceptation finale, en 1959, de la seconde version de *Tête-de-Nègre*, réapparaîtrait en catimini, dès 1957, sous sa propre plume. Et quand bien même l'expression, qui désigne en outre une friandise, n'appartiendrait pas en propre à Fourré, elle

n'en relèverait pas moins du même refoulé nantais de la traite, dont la mémoire officielle même ne revient qu'aujourd'hui au premier plan de l'actualité.

Dans tous les cas de figure, il convient de donner à Fourré, dans l'imaginaire gracquien, plus d'importance que Gracq lui-même n'a voulu le reconnaître - il se contente, dans *La Forme d'une ville*, d'un hommage tout rhétorique sur l'opposition Nantes-Angers : *Je retrouve les marques distinctives de l'enracinement angevin dans les livres attachants de Maurice Fourré, qui a connu et célébré Angers comme Nantes, mais qui appartient à la première ...*

Il est vrai que, né en 1876, Fourré aurait pu être le père de Julien Gracq, dont le père réel, un certain monsieur Poirier, était voyageur de commerce : dans *Lettrines (II)*, il tient, au détour d'un chemin, les rênes de la jument *Volante*, attelée à une "carriole" où le jeune Louis prend place avec délices. Souvenons-nous que l'auteur de *Tête-de-Nègre* se représente lui-même, sous les traits de "Monsieur Maurice", au volant d'une camionnette qui, dans la réalité des faits, lui servait (en principe ...) à livrer dans tout l'Ouest les produits de la quincaillerie familiale.

Un père dont on ne fait la connaissance que bien après sa propre naissance, c'est en somme un beau-père, symboliquement parlant un père "plus beau" que le réel, et même, à certains égards, "plus vrai." Dans *La Forme d'une vie*, Hubert Haddad ne manque pas d'épingler, chez Gracq, une curieuse référence, à propos de *Salammbô*, au *Gendre de Monsieur Poirier*, vaudeville à succès durable d'Émile Augier.

"*Dans la scène des esclaves jetés aux murènes, nous voulons voir les "sadiques de la décadence romaine", alors qu'il ne s'agit que d'un parvenu un peu bouffi de son aisance mobilière, un Monsieur Poirier qui voulait étonner son gendre. Gageons qu'un fils en situation de gendre a de bonnes raisons de changer de nom. Mais laissons là les besicles de Freud !*" (Hubert Haddad, *Julien Gracq, la forme d'une vie*).

Rattrapons-les au vol, ces besicles, pour nous demander si le premier échec de *Tête-de-Nègre* auprès du Comité de lecture de Gallimard n'a pas fait revivre à Julien Gracq le traumatisme du refus, en 1938, du manuscrit *d'Au Château d'Argol*, qu'il est

aussitôt allé porter chez José Corti. Comme il nous l'a précisé hors micro, l'écrivain, par la suite, n'a jamais rien publié chez Gallimard, sinon...dans la Pléiade (on n'en saurait dire autant de Fourré).

Faute de pouvoir devenir, en digne héritier de Flaubert, le "gendre" de son propre père, Louis Poirier, en littérature Julien Gracq, aurait peut-être préféré devenir le gendre de...Monsieur Fourré.

Bruno Duval

Une soirée fourré

**L'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
et Bernadette Régnier organisent le**

jeudi 2 juin 2005 à 20h

une soirée de lectures, expositions, présentations des œuvres et de la vie de Maurice Fourré, à la

librairie va l'heur

**27, rue rodier
75009 paris**

tel. : 01.42.85.18.38

arrosée comme il se doit d'une fillette de vin d'Anjou.

Nous nous réjouissons de vous y retrouver.

Errata :

Tous à vos crayons rectificateurs !

Des lutins rebelles ont perturbé le bon déroulement éditorial de l'article du Président, dans le précédent *Fleur de Lune* n° 11.

Page 1, ligne 9 : lire "l'enthousiasme pour poursuivre" et non pas "de" poursuivre

ligne 13 : lire "mémoriser la trajectoire" et non pas mépriser la trajectoire

page 2, ligne 6 : lire "rabatteurs de pièces" et non pas de "pierres".

page 2 ligne 10 : lire "leur mémoire" et non pas "la" mémoire.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège
de l'AAMF,
au prix de 4 euros (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac
75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 euros
membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle
mérite

Fleur de Lune n° 12-13 - Premier semestre 2005

fleur de lune n° 12-13

Numéro spécial - 1er semestre 2005

sommaire

... du Président

"Le Sourire lui-même", par Alain Tallez

dossier spécial maurice fourré/julien lanoë

- Carnaval en chambre, par Jean-Pierre Guillon
- Pays nantal, par Bruno Duval
- L'union d'Hermès et de Thalie, par P. Hâté
- La Nuit du Rose-Hôtel, par Julien Lanoë (conférence du 11.12.1950)
- Une lettre de René-Guy Cadou
- Fantasmagories phonétiques, par Alain Tallez
- Lettres de M. Fourré à J. Lanoë
- La Marraïne du Sel, par J. Lanoë

L'Étoile scellée, par J.P. Guillon

La Magie du "petit fouleur de lune" devenu "fleur de lune", par A. Tallez

Échos et nouvelles

- Jeanne-Marie & An Daouzec Arbostoll, par Tristan Bastit
- Le gendre de Monsieur Fourré, par Bruno Duval
- Une soirée Fourré à Paris neuvième
- Errata